Puech, Aimé

Alfred Rébelliau,
1858-1934

[Paris?]

[1937]

97-84120-2
MASTER NEGATIVE #

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DIVISION

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

ORIGINAL MATERIAL AS FILMED - EXISTING BIBLIOGRAPHIC RECORD

[Puech, Aimé] 1860-
Alfred Rébelliau, 1858-1934. ~~[1935]~~
cover-title, 7 p. port.

Signed: Aimé Puech.

[Paris? Mercadier-Lhomme, 1937]

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 11:1 IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB

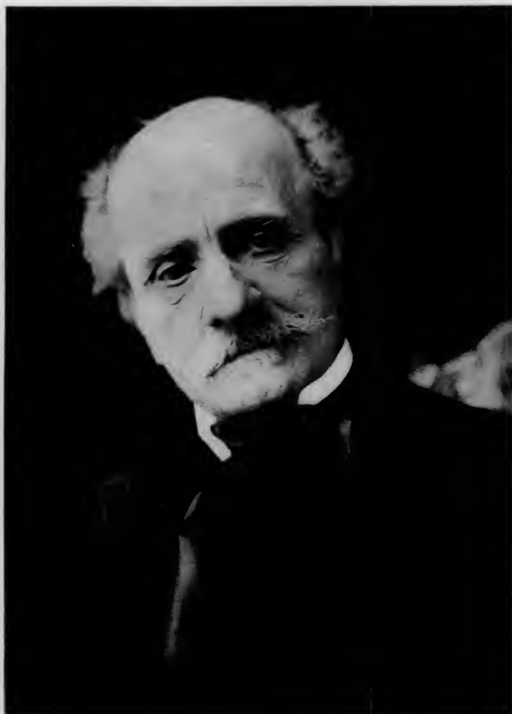
DATE FILMED: 6/24 INITIALS: TLM

TRACKING # : 24994

FILMED BY PRESERVATION RESOURCES, BETHLEHEM, PA.

ALFRED RÉBELLIAU

1858 - 1934



ALFRED RÉBELLIAU

Directeur de la Fondation Thiers

1858 - 1934

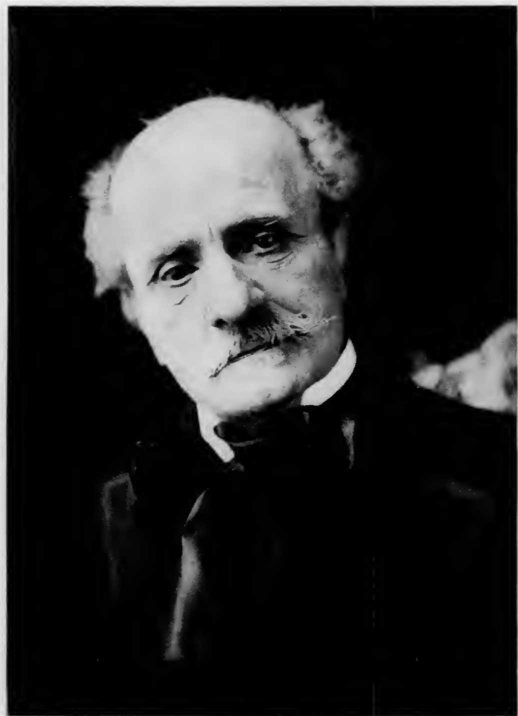
Imp. Mercadier-Lhomme. Cliché Photo-Nyt. Paris.

ALFRED RÉBELLIAU

(1858-1934)

Alfred Rébelliau est né à Nantes le 15 avril 1858 ; mais sa famille n'était pas originaire de la Loire-Inférieure. C'était, dit-il lui-même, dans des notes intimes que j'ai retrouvées parmi ses papiers, « une famille militaire et ouvrière, tourangelle et angevine, transportée en pays breton ». Il fit de brillantes études au Lycée de sa ville natale et les termina non moins brillamment, au Lycée Louis-le-Grand, par une année de préparation au concours de l'École Normale Supérieure. Chantavoine, qui fut son maître à Nantes, avait particulièrement contribué à l'orienter vers la carrière universitaire. Il entra à l'École en 1877, dans une promotion que d'autres ont illustrée avec lui. Cette promotion avait pour chef l'admirable Henry Michel, dont l'autorité s'imposait déjà à tous, par la fermeté judicieuse d'un esprit supérieur, par l'attrait d'une bonté active autant que délicate, par un rare équilibre de qualités qui groupait autour de lui des affections ardentes et le faisait apparaître à ses camarades comme le maître dont l'action, trop tôt interrompue par une mort prématurée, devait être si bienfaisante. Elle comprenait aussi, pour n'en nommer qu'un autre, ce grand historien, ce grand Français que fut Camille Jullian.

Rébelliau fut admis le premier à l'Agrégation des Lettres. Allait-il, après ce succès, partir de Paris pour régenter en province une classe de rhétorique ou de seconde ? Il n'y répugnait pas ; car — je le cite de nouveau — « il était de ceux qui ont aimé par-dessus tout la jeunesse et l'enseignement... » Mais il avait goûté aussi le charme du travail désintéressé, de la vie intellectuelle intense, de la curiosité libre et féconde, dont l'École Normale, en sa seconde année surtout



ALFRED RÉBELLIAU

Directeur de la Fondation Thiers

1858 - 1934

Imp. Mercadier-Lhomme. Cliché Photo-Nyt, Paris.

ALFRED RÉBELLIAU

(1858-1934)

Alfred Rébelliau est né à Nantes le 15 avril 1858 ; mais sa famille n'était pas originaire de la Loire-Inférieure. C'était, dit-il lui-même, dans des notes intimes que j'ai retrouvées parmi ses papiers, « une famille militaire et ouvrière, tourangelle et angevine, transportée en pays breton ». Il fit de brillantes études au Lycée de sa ville natale et les termina non moins brillamment, au Lycée Louis-le-Grand, par une année de préparation au concours de l'École Normale Supérieure. Chantavoine, qui fut son maître à Nantes, avait particulièrement contribué à l'orienter vers la carrière universitaire. Il entra à l'École en 1877, dans une promotion que d'autres ont illustrée avec lui. Cette promotion avait pour chef l'admirable Henry Michel, dont l'autorité s'imposait déjà à tous, par la fermeté judicieuse d'un esprit supérieur, par l'attrait d'une bonté active autant que délicate, par un rare équilibre de qualités qui groupait autour de lui des affections ardentes et le faisait apparaître à ses camarades comme le maître dont l'action, trop tôt interrompue par une mort prématurée, devait être si bienfaisante. Elle comprenait aussi, pour n'en nommer qu'un autre, ce grand historien, ce grand Français que fut Camille Jullian.

Rébelliau fut admis le premier à l'Agrégation des Lettres. Allait-il, après ce succès, partir de Paris pour régenter en province une classe de rhétorique ou de seconde ? Il n'y répugnait pas : car — je le cite de nouveau — « il était de ceux qui ont aimé par-dessus tout la jeunesse et l'enseignement... » Mais il avait goûté aussi le charme du travail désintéressé, de la vie intellectuelle intense, de la curiosité libre et féconde, dont l'École Normale, en sa seconde année surtout

lui avait révélé le prix. D'autre part, il était de complexion un peu délicate ; son larynx surtout avait besoin d'être ménagé. Il risquait de supporter malaisément la fatigue physique de l'enseignement dans une classe. En attendant que l'heure vînt où il pourrait soutenir ses thèses et prétendre à un poste dans une Faculté, des circonstances favorables lui permirent de trouver la situation qui, à cette heure, lui convenait le mieux. Il avait été le représentant de sa promotion parmi les auxiliaires que le Bibliothécaire de l'École a coutume de recruter entre les élèves. Il aimait les livres ; il prit goût à la bibliographie, à l'organisation d'une collection. Appuyé par la bienveillance de Fustel de Coulanges, qui avait succédé à Ernest Bersot, sous le gouvernement duquel nous avions eu la chance, lui et moi, d'entrer à la maison de la rue d'Ulm, il demeura donc à la Bibliothèque de 1880 à 1888.

Cependant, il s'était marié, avec une femme digne de lui, Bretonne comme lui, qui fit la sécurité et la joie de son foyer, et lui donna trois enfants : un garçon et deux filles. Le fils est tombé vaillamment en 1915, dans une de ces attaques de Champagne où tant de jeunes gens, presque des enfants, disparurent, souvent sans laisser de trace, et Rébelliau garda toujours si fraîche et si sensible la blessure de cette perte que ses meilleurs amis évitaient avec soin d'y faire la moindre allusion. De ses deux filles, l'aînée avait épousé un Agrégé des Lettres, Charles Flachaire, à qui le plus bel avenir était promis et que la guerre n'épargna pas davantage. Après son veuvage, après la mort de Madame Rébelliau, elle a vécu auprès de son père, avec son propre fils, en l'entourant des soins les plus affectueux, jusqu'à son dernier jour, tandis que la cadette lui faisait partager le bonheur de l'union contractée par elle avec l'actuel directeur de l'Hôpital Cochin, M. J. Couteaux.

Fondant une famille, Rébelliau avait voulu améliorer sa situation ; car les émoluments d'un bibliothécaire à l'École étaient assez modestes. Il demanda à entrer dans l'enseignement supérieur ; sa santé était d'ailleurs à ce moment plus vigoureuse. Il fut nommé à Rennes, où le personnel n'était pas très nombreux, et où il professa en conséquence — successivement ou tout ensemble — la littérature grecque, l'archéologie, l'histoire de l'art, mais, cependant, d'abord et surtout la littérature française. Entré moi-même à la Faculté des Lettres quelques années auparavant, je me félicitai de la bonne fortune qui, jusqu'au jour où je fus envoyé à Montpellier, fit mon collègue de mon ancien *carré* à l'École Normale. Une bonne fortune analogue nous ramena bientôt à Paris vers le même temps. Tandis que j'étais appelé à la Sorbonne, il l'était de son côté à la bibliothèque de *l'Institut*, où son expérience lui permit de rendre les services les plus nécessaires et les plus efficaces. D'abord bibliothécaire de 1893 à 1898, il devint conservateur en titre en 1898 et le resta jusqu'en 1918. En même temps, — et il en était ravi — il ne se voyait pas condamné à renoncer entièrement à l'enseignement. M. F. Buisson le chargeait de professer, à l'École Normale de St-Cloud, la pédagogie, la morale, l'histoire des idées, toutes matières excellemment en rapport avec ses aptitudes et avec la préparation qu'il s'était donnée. Un peu plus tard, de l'enseignement primaire il allait être ramené à l'enseignement supérieur. Lorsque les Églises furent séparées de l'État, les Facultés de Théologie furent exilées de la Sorbonne. Briand pensa toutefois qu'avec elles, l'histoire des idées religieuses ne devait pas disparaître de l'enseignement universitaire. Il la maintint donc particulièrement par la création, à l'École des Hautes Études, d'une section des *Sciences religieuses*, et aussi en lui attribuant diverses charges de cours à la Faculté des Lettres. Pendant douze ans (1906-1918), Rébelliau professa, à l'amphithéâtre Edgar Quinet, devant un auditoire attentif et amical, l'histoire des idées chrétiennes en France aux XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.

En 1918, il demanda et obtint sa retraite, retraite qu'il sut maintenir — on le pense bien — toujours laborieuse et féconde. Dès 1913, l'Académie des Sciences Morales et Politiques l'avait élu, dans la section de Morale, en remplacement d'Anatole Leroy-Beaulieu. Mais voici qu'en 1921, le Conseil d'administration de la Fondation Thiers, après la mort d'Émile Boutroux, ne trouva personne qui fût plus digne que lui de succéder à l'éminent philosophe. Celui-ci avait exercé pendant dix-neuf ans, et Rébelliau a occupé lui-même pendant treize ans la fonction pour laquelle le Conseil a bien voulu me désigner après lui. Je puis donc sentir par moi-même l'intérêt qu'il trouva à être mis en contact avec une élite de jeunes gens, voués exclusivement, selon la volonté intelligente et libérale de la fondatrice, à l'exercice de la pensée, à la recherche scientifique. *Abbaye de Thélème*, a dit un jour, — nous raconte-t-on, — Mgr Duchesne, avec sa verve caustique. Oui, certes, si l'on songe au privilège que représente la situation d'un pensionnaire ; mais abbaye de Thélème où chacun sait qu'on est d'autant plus obligé qu'on est plus privilégié : la carrière de ceux qui ont déjà bénéficié de la générosité de Madame Thiers et de Mademoiselle Dosne en est jusqu'ici la preuve. Pour devenir un bon Directeur, Rébelliau avait d'abord la conscience du devoir à remplir portée à son point le plus haut ; il avait ensuite l'amour de la jeunesse, une largeur et une ouverture de vues (ce mot d'*ouverture* était un de ses mots préférés) qui lui facilitait, dans ses relations avec elle, une

entente que les hommes mûrs — et à plus forte raison les vieillards — craignent toujours de ne pas réaliser aussi bien qu'ils le souhaitent, surtout en un temps où la gravité et la rapidité des événements risque de séparer plus que jamais les générations. Son ambition la plus chère était, du reste, de ne point apparaître à ces jeunes gens dont il devenait le conseiller libéral et prudent, comme un pur savant ou comme un lettré égoïste. Rappelant, dans ces notes qui me sont parvenues, que le Directeur de la Fondation travaille sur le bureau de l'ancien Président de la République Française, devenu le patron du lieu, il s'exprime ainsi : « Ce meuble politique encourage en lui une fidélité à la maxime de droit romain qu'il aime à citer : *In negotio publico privatum esse neminem. Quand il s'agit de la chose publique, il n'y a point d'homme privé qui tienne* ». Ces belles paroles sont en accord avec l'activité que Rébelliau déploya en dehors de son domaine propre, et dont quelques indications donneront une faible idée. Sans parler d'obligations qui tenaient de près à ses occupations familières — comme celle qu'il avait acceptée en entrant dans le *Conseil de l'Association des Bibliothécaires français* ; sans insister non plus sur le concours qu'il a prêté à la *Société d'histoire littéraire de la France*, en s'inscrivant, dès 1889, parmi ses membres fondateurs — je mentionnerai surtout d'autres devoirs auxquels il était tout particulièrement attaché. En premier lieu, il était devenu, depuis 1897, secrétaire de la *Commission du Dictionnaire de l'Académie Française*, et sa parfaite connaissance de la langue, jointe à la sûreté et à la finesse de son goût, fit de lui pour les membres de cette Commission un collaborateur, une sorte de contrôleur aussi utile que discret. Soucieux de tout ce qui pouvait maintenir ou développer le prestige de la France à l'étranger, il avait consacré une grande partie de son temps à l'*Alliance pour la propagation de la langue française*, dont il fut Vice-Président, et il fit partie du *Conseil de l'Office National des Universités*. Au cours de la guerre, « contribuant » — je le cite encore — « à réunir en un petit groupe d'union sacrée catholiques et socialistes, il réussit avec eux la difficile besogne de lancer chaque mois, à travers le monde, pendant cinq ans, en dix langues différentes, le bulletin du patriotisme français ». Après la guerre, il prit à cœur, passionnément, l'œuvre de reconstruction de la Bibliothèque de l'Université de Louvain, dont il devint le Président après Imbart de la Tour. L'Université, qui lui avait décerné en 1927 le grade de Docteur *honoris causa*, a tenu à déléguer un représentant à ses obsèques.

Il y avait déjà, dans l'accomplissement de ces tâches multiples, de quoi remplir une vie, surtout la vie d'un homme qui, nous l'avons dit, fut presque toujours forcé, même dans les périodes les plus favorables, de surveiller une santé assez fragile. Mais en Rébelliau, le savant et le lettré ont égalé l'homme d'action et le professeur. Ce que j'ai dit de son enseignement à Rennes atteste que ce premier Agrégé des Lettres était muni d'une culture aussi étendue que profonde, et qu'il était apte à professer avec compétence l'une quelconque des trois langues classiques. On a vu qu'il a même enseigné le grec ; quant au latin, son agréable thèse sur les personnages de femmes chez Virgile (*De personis muliebribus apud Virgilium*) est écrite avec une élégante souplesse et prouve, comme on pouvait s'y attendre de la part d'une âme aussi délicate, combien il était sensible à la séduction tendre et pénétrante de la poésie virgilienne. Mais son domaine véritable, celui où il fut un maître dont l'autorité eût pu rivaliser avec celle de Brunetière, quoiqu'elle s'exprimât avec moins d'intrépidité provocatrice, ce fut l'histoire des idées religieuses dans la France du XVII[e] siècle. Sa thèse principale — *Bossuet historien du Protestantisme* — reste un monument d'érudition comme un modèle de sagesse ; elle tient un rang éminent dans cette collection des thèses de doctorat qui fait l'honneur de la Faculté des Lettres de Paris. Certes, les juges compétents avaient de tout temps placé l'*Histoire des Variations des Églises protestantes* au premier rang des grandes œuvres de Bossuet. Les lettrés n'ignoraient pas qu'elle contient quelques-unes de ses pages les plus fortes de pensée en même temps que les plus éloquentes, et l'âpreté même des controverses auxquelles elle a donné lieu garantissait que la polémique du grand orateur ne tire pas sa puissance redoutable seulement du prestige de son verbe ou de son ton autoritaire. Mais, par une recherche méthodique, qui ne laisse rien échapper sans le soumettre au contrôle le plus scrupuleux, Rébelliau nous a fait voir pleinement avec quelle conscience Bossuet s'était informé, et il a montré que la trame de ce récit, sur laquelle se détachent avec tant d'éclat des morceaux célèbres tels que les portraits des principaux Réformateurs, a, d'un bout à l'autre, la solidité qui lui vient de matériaux éprouvés avec la plus attentive vigilance. Il n'est pas de sujet plus périlleux à traiter que les controverses religieuses. Rébelliau a su, dans ses analyses de polémiques qui furent rudes, conserver une dignité de ton et une mesure qui ont satisfait également les tenants de l'un et de l'autre parti.

Ce beau livre, longuement préparé et où l'on sent à chaque page le souci de perfection dont tout ce que Rébelliau a écrit porte la marque, demeurera son œuvre maîtresse. Mais, en de moindres volumes, il a toujours mis les mêmes qualités de fond et de forme ; par exemple, dans ce petit *Bossuet*, qu'il a donné à la collection des *Grands Écrivains Français*, et où, en 207 pages in-12°, la formation religieuse de

Bossuet ; sa prédication, sous son aspect religieux et moral comme dans sa forme oratoire ; ses controverses ; l'instruction du Dauphin et le retour vers les études classiques auquel s'estime obligé un précepteur consciencieux ; la signification et les origines de ses traités de philosophie ou de politique, avec les influences qu'ils trahissent ; sa valeur comme historien et comme écrivain ; sa rupture avec l'exégèse et avec la philosophie ; son rôle dans la querelle gallicane ; ses luttes contre Jurieu, le Père Caffaro, Fénelon ; ses dernières discussions avec Leibniz, avec Richard Simon, avec les casuistes ; l'homme enfin, dans sa vie privée, dans sa nature intellectuelle et morale, sont exposés avec une information si riche et une sympathie si fine, qui n'exclut en aucune façon l'indépendance du jugement. Cette familiarité intime que Rébelliau avait contractée avec l'Évêque de Meaux, le désignait naturellement pour prendre une part de premier rang aux fêtes qui furent célébrées à Metz, en 1921, avec l'intention de commémorer le séjour et l'activité du jeune Bossuet dans la grande cité lorraine, lors de l'inauguration du buste destiné à en perpétuer le souvenir. Cette participation lui causa une grande joie. N'oublions pas, d'autre part, ces petites éditions scolaires, — *Oraisons funèbres* et *Morceaux choisis des Sermons*, — qui, sous une apparence modeste, dissimulent tant de travail et de science. Elles ont paru chez Hachette, et ce m'est une occasion de rappeler que, camarade de promotion, à l'École Normale, de Guillaume Bréton, Rébelliau a été longtemps le bon conseiller de la grande maison d'édition, alors uniquement consacrée aux publications de l'ordre intellectuel le plus élevé.

L'étude du XVIIe siècle, si elle avait ses préférences, n'empêchait pas Rébelliau de suivre bien au-delà la marche des idées religieuses. Son programme d'enseignement à la Sorbonne fut, on l'a vu, très large et débordait dans les deux sens cette limite. Au lendemain de la guerre, il ne pouvait manquer d'être frappé d'un réveil manifeste du sentiment religieux, particulièrement dans la jeunesse, et ses entretiens avec quelques-uns des pensionnaires de la Fondation n'avaient pu que confirmer son impression générale. Des réflexions qu'il avait faites à ce sujet est issu un petit livre très documenté et très pénétrant sous ce titre : *Le Fait religieux dans la France contemporaine* ; ce titre même indique combien l'auteur veille à se prémunir contre tout préjugé et entend tirer sa matière de l'observation seule des réalités.

En ces dernières années, par un retour qui ne saurait surprendre vers le Grand siècle, Rébelliau s'était senti attiré par la haute figure d'un admirable ouvrier de la grandeur française, qui fut aussi un observateur sagace des périls auxquels elle pouvait être exposée et y

chercha d'avance des remèdes, je veux parler de Vauban. L'origine de l'intérêt que Vauban éveilla en lui peut bien avoir été dans le hasard des dates, qui ramenait le centenaire de l'organisateur de notre frontière, de l'auteur du *Projet de Dîme royale*. Mais des raisons plus graves le décidèrent à l'étudier de près, avec l'exactitude dont il se faisait une loi. Il avait réuni une documentation considérable ; mené très loin même la rédaction, et nous avons lieu d'espérer que, grâce au zèle dévoué et compétent d'un ami, le livre pourra voir le jour.

Rébelliau sembla pendant longtemps subir sans fatigue le poids d'une activité si variée et si intense. Il avait un esprit vif et charmant, une aménité, une *gentillesse* exquises, et, dans sa personne physique même, quelque chose d'alerte et de fringant qui réjouissait ses amis, en leur faisant espérer que la Fondation bénéficierait longtemps encore de sa direction. Il n'en a pas été malheureusement ainsi. L'été dernier, pendant les quelques semaines de congé qu'il allait passer dans sa région d'origine, à Vertou, sa santé subit une atteinte ; il me l'écrivit, et il ne me cacha pas, pour la première fois, quelque souci. Après son retour à Paris, son état s'aggrava rapidement. La première visite que je lui rendis, quand je fus moi-même rentré à Paris, me laissa cependant des illusions. Une nouvelle visite que je projetais fut retardée d'un jour par un empêchement imprévu. Le lendemain, j'appris par son gendre la triste nouvelle. Un de ces hommes supérieurs, dont la France a tant besoin en cette période de reconstruction qui dure encore, venait de lui être enlevé. Sa mort n'est pas seulement un deuil cruel pour sa famille et pour ses amis ; elle en est un pour le pays.

14 janvier 1935.

Aimé PUECH.

END OF
TITLE